



HAL
open science

**Karine Clément, Contestation sociale à bas bruit en
Russie. Critiques sociales ordinaires et nationalismes,
Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2021**

Ronan Hervouet

► **To cite this version:**

Ronan Hervouet. Karine Clément, Contestation sociale à bas bruit en Russie. Critiques sociales ordinaires et nationalismes, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2021. Le carnet de recherche de la revue Le Mouvement social (en ligne), 2022, pp.[en ligne]. halshs-03769983

HAL Id: halshs-03769983

<https://shs.hal.science/halshs-03769983>

Submitted on 6 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Karine Clément, *Contestation sociale à bas bruit en Russie. Critiques sociales ordinaires et nationalismes*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2021.

Note de lecture : Ronan Hervouet, Centre Émile Durkheim / université de Bordeaux et CEFRES (Centre français de recherche en sciences sociales) – Prague

<https://lms.hypotheses.org/13665> (mis en ligne le 18.07.2022).

Selon la sociologue Karine Clément, les recherches académiques sur la société russe mettent habituellement l'accent sur l'apathie, l'apolitisme ou la dépolitisation. Or, au sein de la population, les critiques du régime sont variées et répandues, même si elles ne prennent pas la forme de protestations publiques ou de mobilisations collectives. Ces contestations, discrètes, « à bas bruit », sont l'objet de l'ouvrage. Le regard porté sur la société russe est original puisqu'il s'agit d'analyser les modalités variées de critique sociale ordinaire et leur articulation à différentes formes de nationalisme.

L'autrice mobilise sur les terrains russes les perspectives ouvertes en sciences sociales depuis une vingtaine d'années sur la politique ordinaire. L'intérêt de l'autrice pour sur les formes de « politisation terre à terre » fait ainsi écho à diverses notions qu'elle rappelle dans l'ouvrage, comme celles de « politique proche de chez soi » (Eliasoph), de « politisation du proche » (Thévenot) ou d'« infrapolitique » (Scott).

L'analyse repose sur une enquête collective menée entre 2016 et 2018 dans villes ou six régions de Russie : Saint-Pétersbourg, Moscou, Astrakhan, Altaï, Kazan et Perm. L'équipe de 18 personnes (dont l'autrice) était constituée d'étudiants et d'enseignants-chercheurs de la Faculté des arts libéraux et des sciences de l'Université d'État de Saint-Pétersbourg. Les personnes interrogées appartiennent à des catégories socio-professionnelles diversifiées. Au total, 237 entretiens ont été menés avec des femmes et des hommes d'âges variés. Les matériaux rassemblés comprennent également une cinquantaine d'observations ethnographiques.

L'ouvrage est organisé autour de six parties de longueurs inégales. La première (« Penser les catégories ») permet de situer la réflexion de l'auteur au sein d'une constellation conceptuelle composée de sept éléments : politique ordinaire ; critique sociale ordinaire ; nationalisme ; nationalisme russe ; projet patriotique du Kremlin ; imaginaire social ; autoritarisme. La deuxième (« Une typologie croisée ») introduit des distinctions dans les formes de critique sociale, en les articulant à des modalités spécifiques de nationalisme et mettant ainsi en relation *everyday politics*

et *everyday nationalism* : critique sociale de sens commun et nationalisme d'État ; critique sociale ordinaire intellectualiste et nationalisme élitiste ; critique sociale populaire de bon sens et nationalisme populaire. Ces trois types de critiques sociales font l'objet des trois parties suivantes. La sixième et dernière partie porte sur les conditions d'émergence des différentes critiques sociales ordinaires.

Le cœur de l'ouvrage porte ainsi sur la critique sociale ordinaire. Celle-ci est définie comme « un dévoilement ou une dénonciation des maux structurels de la société ou de la réalité sociale par les dominés eux-mêmes, ou les victimes de ces maux, dans des propos ou des actes qui restent au plus près de leur expérience quotidienne » (p. 19). S'inscrivant dans la perspective de la sociologie pragmatique de Boltanski et Thévenot (p. 16), Karine Clément indique que cette critique sociale ordinaire se manifeste en particulier lors d'épreuves, appréhendées comme « la confrontation du sens pratique de la réalité à des aspects ou apérités de cette réalité qui sèment le doute » (p. 23).

La première forme de critique sociale ordinaire repérée dans les entretiens relève de la critique sociale de sens commun. Celle-ci, en reproduisant les préjugés et la *doxa* qui circulent dans l'environnement des personnes, traduit une attitude conformiste. La vision du monde sociale qu'elle sous-tend est la suivante : « il importe avant tout que le consensus social soit préservé, qu'il n'y ait pas de conflits, de risques de guerre civile, que les particularités et les différences ne s'affichent pas et soient soumises aux normes plébiscitées par la majorité » (p. 77). Les adversaires désignés dans les discours sont l'Occident et les libéraux. Si Karine Clément indique que cela ne signifie pas que cette « critique se contente de reproduire les stéréotypes de la propagande officielle d'État » (p. 77), elle repose néanmoins sur « une approbation générale de la propagande patriotique orchestrée par les institutions d'État ainsi que du rôle du gouvernement dans le renforcement de la nation » (p. 67). La critique sur le monde social porte ici sur l'insuffisance de la mise en œuvre du nationalisme d'État : « pas assez d'efforts d'éducation patriotique de la jeune génération, pas assez de sévérité pour imposer le respect des 'valeurs traditionnelles', etc. » (p. 76). Ce type de discours est porté par des « personnes en réussite sociale » (p. 75). Selon Karine Clément, ces dernières sont peu enclines à critiquer l'État puisqu'elles considèrent vivre bien.

L'analyse porte ensuite sur la critique sociale ordinaire intellectualiste. Elle repose sur une vision du monde social qui dénonce « l'absence de reconnaissance des mérites intellectuels et moraux » (p. 90). Cette position traduit des formes de « racisme social » (p. 82). Méprisant « la masse inculte du peuple » (p. 90), elle accorde « une valeur plus grande aux personnes se mouvant dans la sphère de l'esprit et de la morale, alors que sont dépréciées les personnes accordant trop d'importance au matériel, que ce soient les 'nouveaux riches' (...) ou les plus pauvres » (p. 92). Cette critique sociale

ordinaire s'adosse à une glorification de « la nation magnifiée, auréolée du mythe de la grande culture russe et de l'intelligentsia aux valeurs morales et spirituelles supérieures », opposée au « crypto-patriotisme » revendiqué par les « hourra-patriotes zombifiés » (p. 82). Cette critique sociale ordinaire apparaît dans les discours des personnes qui se considèrent comme « *intelligentnye* ». Cette catégorie, peu définie par l'auteurice, renvoie à « un mélange de culture, intelligence et bonnes mœurs » (p. 86).

La critique sociale de bon sens est présentée comme « la principale nouveauté conceptuelle apportée par cette recherche » (p. 25). Elle prédomine chez les ouvriers, petits entrepreneurs, cadres d'entreprises industrielles et provinciaux, quels que soient leur sexe et leur âge, et dont le point commun est de qualifier leur niveau de vie de bas ou de partager un « sentiment de déclassement social immérité » (p. 106). A partir d'une lecture de Arendt, Orwell, Gramsci et Latouche, l'auteurice oppose au sens commun, « conformiste et emplie de préjugés », le bon sens fondé sur « l'expérience sensorielle et corporelle » (p. 122). Soulignant sa filiation avec la conception du « matérialisme » défendue par Bruno Frère, Karine Clément souligne comment cette forme de critique s'inscrit « dans un monde matériel, incertain, immanent, en train de se faire, imparfait » (p. 24). La critique prend sa source dans des situations caractéristiques du lieu que l'on habite comme « les routes cabossées, la cour d'immeuble défoncée, les vieilles dames qui vendent des champignons, les retraités qui font les poubelles, etc. » (p. 115). Du prosaïque, la critique s'étend ensuite au « commun élargi » (p. 17), en dénonçant l'absence de rémunération juste du travail, l'oligarchie et les injustices sociales. A partir de leur expérience de vie, les membres des classes populaires développent de manière autonome une critique sociale traversée par un « marxisme vernaculaire » (p. 119) qui dévoile les rapports d'exploitation (terme que, souligne l'auteurice, les interlocuteurs n'emploient pas) sur lesquels repose l'ordre économique et social. Cette critique trouve son assise dans un nationalisme populaire, défini comme « un attachement au 'peuple', entendu comme le bas peuple ou petit peuple, dont le bien-être devrait être la préoccupation principale de l'État » (p. 95). Auteurice de *Les ouvriers russes dans la tourmente du marché. 1989-1999 : destruction d'un groupe social et remobilisations collectives* (2000), Karine Clément insiste sur « la radicalité du changement que constitue l'avènement de l'imaginaire d'un peuple commun » (p. 101), qui différencie la période contemporaine de celle des années 1990 caractérisées par le « chacun pour soi » et l'atomisation. Selon elle, la critique sociale ordinaire de bon sens est ainsi chargée d'un « potentiel émancipateur » (p. 113).

Le choix d'un texte court (146 pages) ne permet toujours de situer précisément les termes de certains débats académiques, en particulier sur la caractérisation du nationalisme russe et du projet patriotique du Kremlin, ou encore sur la distinction entre nationalisme et patriotisme. En outre, si la distinction analytique entre trois formes de critique sociale ordinaire est éclairante, leur articulation

respective à l'idéologie d'État et à la politique de Poutine (notamment l'annexion de la Crimée en 2014 et la guerre du Donbass débutée la même année) pourrait être précisée. Le choix d'un texte concis ne permet pas non plus le déploiement de descriptions situées des personnes rencontrées et des conditions d'énonciation des discours. Si quelques *verbatim* sont cités dans l'ouvrage, la dimension ethnographique des entretiens apparaît peu à la lecture du texte. Aussi, contrairement à d'autres publications de Karine Clément (« Mobilisations sociales à Astrakhan. Une politisation terre à terre », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 48, n° 3-4, 2017), les extraits d'entretien restent relativement décontextualisés et peu ancrés dans des configurations locales intelligibles pour le lecteur. L'intérêt essentiel de l'ouvrage réside dans le refus de se contenter des résultats des enquêtes quantitatives pour saisir le rapport au politique dans la Russie de Poutine et dans l'accent mis sur l'importance des enquêtes de terrain, en particulier au sein des classes populaires – même si, depuis le 24 février 2022, leur entreprise s'avère périlleuse.